

par la jeune reine Victoria, qui, dit-on, n'aime pas les Tories, a reconstruire une nouvelle administration, Sir R. Peel exigea avant tout le renvoi de deux dames de la cour. La reine refusa et dès le lendemain lord Melbourne reprenait ses pouvoirs. Replacée par cet incident bizarre au timon des affaires, pendant deux ans, l'administration whig traîna une existence languissante, et finit par être forcée de se retirer devant la plus imposante majorité qui se fût vue depuis le bill de réforme.

Sir Robert Peel forma alors une administration qui s'écroula cinq ans après, le 26 juin 1846, pour faire place à un ministre whig. Aujourd'hui la rumeur annonce comme certain qu'un changement ministériel va le reporter aux affaires.

Essentiellement conservateur pour tout ce qui avait rapport aux questions religieuses et politiques, cet illustre homme d'état se montra aussi libéral qu'un whig pour tout ce qui tient aux réformes judiciaires et administratives.

Dans la vie privée, Sir R. Peel est bon époux et bon père.

Il est grand et bien fait; il a le teint clair et les cheveux légèrement ronges, sa figure est marquée d'une expression de talent et de finesse; son organe est singulièrement timbré, et son débit naturellement heureux; il n'est pas un orateur du premier ordre, mais sa manière de s'exprimer est simple, claire et droite. Son discours n'est pas celui d'un littérateur, mais bien celui d'un homme politique qui préfère l'utilité à l'éclat.

R. L.

L'ABBILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 7 FÉVRIER, 1850.

Ce ne sera pas un des moindres titres de gloire des 16^{me.} et 17^{me.} siècles que d'avoir vu la naissance et les travaux de S. François de Sales. Les ouvrages qu'il a légués à la postérité, les vertus qu'il a pratiquées, les services qu'il a rendus à la religion et à l'humanité l'ont placé parmi les grands hommes et les grands saints. Comment peut-on devenir, proportion gardée des talents et des circonstances, ce que François de Sales a été? C'est ce que l'histoire a voulu nous enseigner en nous conservant avec soin les détails de sa jeunesse. Nous croyons que nos confrères ne désapprouveront pas que nous leur tracions brièvement cet âge de la vie d'un saint que nous devons vénérer comme catholiques, mais que nous devons aimer et imiter plus particulièrement, puisqu'il est le protecteur qui nous a été donné et que nous avons au ciel.

François de Sales naquit au château de Sales près du bourg de Thorens en Savoie le vingt et un Août 1567. La faiblesse de sa constitution fit craindre plusieurs fois pour sa vie pendant sa première enfance; mais il échappa à ces dangers. Dès un âge tendre, les vertus qu'il a portées si loin dans la suite se montraient déjà en lui.

A six ans, son père l'envoya étudier à Rocheville, d'où il passa bientôt après à Annecy. Il fit des progrès rapides et son père ne crut pouvoir mieux favoriser les talents qu'on remarquait en lui qu'en l'envoyant étudier à Paris dont l'université était alors la plus célèbre de l'Europe.

Sa pieuse mère, alarmée des dangers auxquels il allait être exposé, le rappela six mois auprès d'elle pour achever de le confirmer dans la vertu. François ayant appris qu'on voulait le mettre au collège de Navarre, demanda et obtint de son père d'entrer à celui des Jésuites, recommandable par la piété dont les élèves y faisaient profession: ressentant déjà sa vocation à l'état ecclésiastique il obtint encore la permission de recevoir la tonsure. Bientôt après, il partit pour Paris sous la conduite d'un saint prêtre; il avait alors onze ans.

Admis au collège des Jésuites, il fut jugé capable de suivre le cours de rhétorique et se mit à l'étude avec une ardeur extrême. Cette ardeur pour les sciences ne fit point tort, comme cela arrive trop souvent, à son ardeur pour la piété. Il lisait et méditait entre autres livres le *Combat Spirituel*, et l'Écriture Sainte qui faisait ses délices: il se fit dès lors une règle de porter le cilice trois fois par semaine. Il conçut le dessein d'offrir à Dieu sa virginité et en fit en effet le vœu à l'âge de quinze ans. Il s'était imaginé que le démon l'attaquerait par cet endroit dont il venait de lui fermer l'accès, mais cet ennemi rusé le trompa: il lui inspira l'affreuse pensée que tout ce qu'il faisait pour Dieu était inutile, qu'il était destiné à ne le voir jamais. On conçoit tout ce que cette pensée eut d'horrible pour un jeune homme qui aimait son Dieu comme François l'aimait. Il en perdit le boire, le manger, le sommeil; un sombre désespoir se peignit sur son visage, le corps accablé succomba, une fièvre ardente le saisit.

Dieu qui n'avait voulu qu'éprouver son serviteur lui inspira d'aller à l'église de St. Etienne des Grès, où il avait fait vœu de chasteté, où il pria *volontiers* parce qu'elle était solitaire. Le premier objet qu'il aperçoit, en y entrant, est un tableau de la Ste. Vierge: il se prosterne, et s'adressant à celle que l'église appelle *consolatrice des affligés*, il la prie de demander à Dieu qu'

puisse au moins l'aimer de tout son cœur pendant sa vie, s'il est vrai qu'il doive le voir éternellement après la mort. Ces sentiments si éloignés de ceux d'un damné, plurent au Seigneur, il le délivra à l'instant de cette tentation et ne permit jamais qu'elle le troublât dans la suite.

Cependant François ayant terminé de brillantes études, revint au château de Sales. Il en partit bientôt pour Padoue où son père l'envoyait étudier le droit sous le célèbre Pancirole. Il rencontra dans cette ville le fameux père Possevin qui ayant reconnu en ce jeune homme de grandes dispositions pour la vertu, s'affectionna à lui. Non content de l'instruire dans la vie intérieure, il lui enseigna l'éloquence et lui expliqua la somme de St. Thomas. Pendant son séjour à Padoue, François fut exposé à deux tentations bien terribles et auxquelles une vertu moins éprouvée que la sienne aurait, sans doute, succombé. Il crut que Dieu voulait le punir de son peu de reconnaissance pour les grâces qu'il en avaient reçues. Dans cette pensée il redoubla ses prières et ses austerités; mais comme en même temps il ne relâchait rien de son travail, il tomba malade et fut bientôt à la dernière extrémité. On s'attendait à chaque instant à le voir expirer, lorsqu'il s'endormit d'un profond sommeil; il se réveilla sans fièvre: la promptitude avec laquelle il se rétablit fit regarder sa guérison comme miraculeuse.

Peu de temps après il fut reçu docteur en droit et Pancirole son maître, qui s'était pris d'amitié pour lui à cause de son mérite et de sa vertu, pro nonça son éloge et le proposa pour modèle à toute la jeunesse de Padoue. Il se préparait à revenir en Savoie lorsqu'il reçut ordre de son père de faire le voyage d'Italie. Il visita Ferrare, Rome, Lorette, Venise, bien moins occupé des chefs-d'œuvre ou des antiquités qu'on rencontre partout en Italie que de ce qui pouvait nourrir sa dévotion.

Dieu le protégea visiblement pendant ce voyage en le délivrant à trois reprises d'une mort presque certaine.

Enfin, il arriva heureusement au château de Tuile où sa famille était venue l'attendre.

Il avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. Doué de toutes les qualités du corps du cœur et de l'esprit, il avait augmenté par l'étude de la beauté de son esprit, il savait six langues, la théologie, la philosophie, le droit canonique et civil, il n'avait pas négligé les lettres et l'éloquence. Mais la beauté de son âme surpassait encore celle de son esprit. Il était pur et simple, élevé au-dessus de tout ce qui peut flatter la vanité et la cupidité; généreux, intrépide dans toutes ses actions, ne cherchant que